

CANADA ET LA GRANDE GUERRE – 1915

Chronologie de 1915

C'est en 1915 que la première concentration de troupes canadiennes se transporte du Royaume-Uni en France et affronte l'ennemi pour la première fois, au cours de la seconde bataille d'Ypres. Le lecteur trouvera ci-dessous une chronologie succincte des événements de 1915 ayant eu un impact direct ou indirect sur le Canada et sur les Forces armées canadiennes.

- du 9 au 11 février : la 1^{ère} Division canadienne traverse la Manche et débarque en France;
- 18 février : début du blocus de la Grande-Bretagne par les sous-marins allemands;
- 10 mars : première entrée en action des Canadiens, à l'appui de l'offensive britannique à Neuve-Chapelle (France);
- 17 avril : la 1^{ère} Division canadienne pénètre le Saillant d'Ypres;
- 24 avril : les Allemands utilisent du gaz au chlore contre le 15^{ème} et le 8^{ème} Bataillons canadiens;
- 7 mai : le RMS Lusitania est coulé par un sous-marin allemand, faisant 1195 victimes;

- 8 mai : le Régiment d'infanterie légère canadienne Princesse Patricia prend part à l'action entreprise pour empêcher la percée allemande sur le Saillant d'Ypres. Les Canadiens perdent 6700 hommes au cours de la seconde bataille d'Ypres.
- 18 mai : les Canadiens attaquent à Festubert (France).
- 25 mai : formation de la 2^{ème} Division canadienne.
- 15 juin : les Canadiens appuient l'offensive britannique à Givenchy (France). On dénombre plus de 2800 soldats canadiens tombés à Festubert et à Givenchy.
- 13 septembre : Le Corps canadien composé de la 1^{ère} et de la 2^{ème} Divisions est formé sous les ordres du Lieutenant-général Alderson.
- 19 septembre : le régiment de Terre-Neuve débarque dans la baie de Suvla, dans la péninsule de Gallipoli.
- 8 décembre : publication du poème « Au champ d'honneur », de John McRae.
- 20 décembre : le régiment de Terre-Neuve est retiré de Gallipoli.
- 25 décembre : la formation de la 3^{ème} Division canadienne est autorisée.



Le débarquement de la 1^{ère} Division à Saint-Nazaire - 1915, par Edgar Bundy

MCG 19710261-0110, Collection d'art militaire Beaverbrook, © Musée canadien de la guerre

Ce tableau allie l'exactitude historique du portrait à une présentation nimbée de mystère à la Turner, grâce à l'effet produit par les nuages de fumée et au groupe formé par le navire à vapeur "Novian" et les bâtiments élevés en toile de

fond. Les officiers représentés sont Sir Richard Turner, le Lieutenant-colonel Loomis, le Lieutenant-colonel G.B. Hugues, les Majors Buchanan et Norseworthy, les Capitaines McCuaig et Cameron et le Lieutenant H.F. McDonald. Parmi ces officiers,

le Major Norseworthy devait tomber glorieusement à la seconde bataille d'Ypres, au cours de laquelle le Major McCuaig fut blessé et fait prisonnier, et le Major Buchanan fut tué durant la bataille de la Somme en 1916. On aperçoit au premier plan, sur la gauche, le régiment de cornemuses des Black Watch (Royal Canadian Highlanders), dirigé par le Cornemuseur-major Davis Manson, arpentant la scène et accompagnant le débarquement des troupes. Le tableau donne une image vibrante d'action et de couleur, rehaussée par la présence des officiers, des soldats et de la population locale venus observer le débarquement.

La seconde bataille d'Ypres

Dans la première semaine d'avril 1915, les troupes canadiennes abandonnent leur paisible secteur pour aller occuper, en avant d'Ypres, une portion de front faisant saillie dans les lignes alliées. Il s'agit du fameux - ou notoire - saillant d'Ypres, où les Britanniques et leurs alliés se sont avancés vers la ligne allemande en formation concave. Les Allemands occupent une position plus élevée et sont capables de mitrailler les tranchées alliées depuis le nord, le sud et l'est. Les troupes canadiennes sont flanquées, à droite, de deux divisions britanniques et, à gauche, d'une division française, le 45^e Algérien.

C'est là que le 22 avril, les Allemands tentent de détruire le saillant en recourant à une nouvelle arme: le gaz toxique. Après un tir intense d'artillerie, à la faveur d'un vent léger du nord-est, l'ennemi déverse 160 tonnes de chlore depuis des cylindres enfouis dans le bord costal de leurs tranchées. Le gaz vient se déposer en un épais nuage olivâtre au-dessus des tranchées françaises et met les soldats en déroute; stupéfiés par cette arme terrible, ils prennent la fuite, laissant une brèche de quatre milles dans les lignes alliées. Profitant de leur avantage, les Allemands vont de l'avant et menacent de prendre les Canadiens à revers et d'enserrer 50 000 soldats canadiens et britanniques dans un mortel étai. Heureusement, l'ennemi n'a prévu qu'une offensive limitée et, comme ses troupes sont insuffisantes, est incapable d'exploiter la situation. De toute façon, les Allemands n'ont pas l'équipement adéquat pour se protéger contre le gaz et craignent l'arme nouvelle. Après une avance de deux milles seulement, ils s'arrêtent et se retranchent.

Les Canadiens se battirent toute la nuit pour colmater la brèche. Ils organisèrent même une contre-attaque pour déloger l'ennemi du Bois des Cuisiniers, chénaie située près de Saint-Julien. Le matin, ils prirent l'ennemi d'assaut à deux nouvelles reprises et ce fut à chaque fois un désastre. Ils ne gagnèrent que peu de terrain, cela au prix de pertes extrêmement lourdes. Ces attaques leur donnèrent néanmoins un peu de répit pour colmater la brèche.

La bataille de Saint-Julien allait être plus âpre encore. Le 24 avril, les Allemands déclenchent une offensive afin d'anéantir une bonne fois pour toutes le Saillant. Un autre violent bombardement est suivi d'une nouvelle attaque au gaz,

Les origines de l'art militaire au Canada, de Laura Brandon

de Laura Brandon

Le Fonds des souvenirs de guerre canadiens, collection d'œuvres d'art sur la Première Guerre mondiale, contient près d'un millier de pièces attribuées à plus de 110 artistes, dont plus d'un tiers de Canadiens. Ces tableaux rendent de manière saisissante le rôle joué par le Canada dans cette guerre tragique censée « mettre fin à toutes les guerres ». Nous devons l'idée de la collection à Sir Max Aitken - le futur Lord Beaverbrook - riche homme d'affaires qui avait quitté son Canada natal pour la Grande-Bretagne. Resté un Canadien de cœur, sa ferveur nationaliste l'encouragea à lancer, en 1916, l'initiative consistant à recueillir et à archiver le point de vue canadien sur la guerre. Ainsi fut créé le Fonds des souvenirs de guerre canadiens.

C'est la terrifiante attaque au gaz de combat lancée par les Allemands en 1915 contre les troupes canadiennes, durant la seconde bataille d'Ypres, qui persuada Aitken de la nécessité de documenter également la guerre à travers des œuvres artistiques, puisqu'aucune photographie ne relatait l'événement. Le nouvel organisme créé par Aitken commandita donc en novembre 1916 à Richard Jack, peintre de la société britannique, un immense tableau d'une surface de 6m par 3,7m. Le succès de cette initiative, conjugué à l'idée prédominante que la durée de vie d'une photographie ne saurait dépasser vingt-cinq années, poussa Aitken à commander d'autres œuvres commémoratives de la guerre menée par le Canada.

Dre Brandon est historienne du Musée canadien de la guerre, section Art et Guerre

dirigée cette fois contre les Canadiens. Une furieuse bataille s'engage alors au milieu des éclats d'obus et des balles de mitrailleuses; handicapés par leurs fusils Ross qui s'enrayent constamment, pris de violentes nausées et essayant tant bien que mal de se protéger du gaz avec des chiffons boueux et imbibés d'eau, les Canadiens ne tiennent pas moins bon jusqu'à l'arrivée de renforts.

C'est ainsi que dès leur premier engagement important sur un champ de bataille européen, les Canadiens se font une réputation de redoutables soldats. Le Premier ministre reçoit des messages de félicitations. Cependant, la bataille avait coûté cher. En quarante-huit heures, 6 035 Canadiens, un homme sur trois, sont blessés et plus de 2 000 d'entre eux meurent. Ce sont de lourdes pertes pour le petit contingent de civils canadiens enrôlés depuis quelques mois à peine et qui n'avaient jamais imaginé aller au front et se battre - c'était un sinistre présage de ce qui les attendait.

Courtoisie Anciens Combattants Canada
<http://www.veterans.gc.ca/eng/remembrance/history/first-world-war>



La seconde bataille d'Ypres, 22 avril au 25 mai 1915, de Richard Jack

MCG 19710261-0161, Collection d'art militaire Beaverbrook © Musée canadien de la guerre

Exécutée en 1917 par Richard Jack (1866-1952), la peinture intitulée « La seconde bataille d'Ypres, 22 avril au 25 mai 1915 » est la première œuvre réalisée sur commande pour le Fonds de souvenirs de guerre canadiens (CWMF) ; mais elle est aussi l'une des plus imposantes par la taille. Elle commémore la première action de grande envergure lancée par la 1^{ère} Division canadienne à Ypres. L'artiste, qui n'avait pas assisté aux combats, s'est néanmoins rendu sur le terrain et a interrogé plusieurs survivants, tout en étudiant « une panoplie entière d'accoutrements militaires » avant d'accomplir son travail. Le soldat qui se tient debout et bien droit, incarne le courage et la détermination des Canadiens, encore peu expérimentés, face à leur première grande bataille. Le maréchal britannique Sir John French devait déclarer à leur sujet : « Les Canadiens ont sauvé la situation ».

L'homme en chemise blanche situé du côté droit du tableau est le Sergent D'Arcy Albert Latimer, du 2^{ème} Bataillon de la FEC. Il est vêtu de la sorte car, après une pluie torrentielle, il s'était saisi d'une chemise blanche appartenant à un fermier belge pour remplacer sa tunique trempée. Le Sergent D'Arcy, blessé au cours de la bataille et fait prisonnier, a passé 18 mois dans un camp de prisonniers de guerre à Giessen. Ayant pu s'évader en juillet 1916, il a réussi à passer en Hollande et à faire retour vers le Canada. Nous avons

obtenu cette information auprès du fils du Sergent Latimer, Art, à l'occasion d'une interview avec Mai-yu-Chan, volontaire du CWMF, le 14 mai 2013.

L'attaque au gaz du 24 avril 1915

de Bob Anglin

L'emploi de gaz toxique sur les champs de bataille européens a été inauguré le 22 avril 1915 par les Allemands, lors d'une attaque contre les troupes françaises le long du flanc nord du Saillant d'Ypres. Il s'agissait de gaz au chlore, facile à obtenir et suffisamment efficace pour qu'on le mette à l'essai comme support d'offensive de proximité, présentant moins de risques que d'autres moyens pour ses propres troupes. Le contact avec le chlore irrite les yeux, fait couler le nez et provoque de violents vomissements. Ce jour-là, les soldats britanniques et canadiens n'en subirent pas directement les effets, mais ils en reconnurent l'odeur car ils consommaient de l'eau additionnée de chlore depuis un certain temps.

C'est deux jours plus tard, le 24 avril à quatre heures du matin, que les soldats canadiens furent confrontés au gaz

pour la première fois. Les Allemands avaient en effet diffusé un autre nuage de gaz au chlore émanant de cylindres placés le long de leur ligne de front, située à environ 200 m des tranchées de la 1^{ère} Division canadienne positionnée sur la crête du Saillant d'Ypres. Le nuage de gaz, poussé par le vent par-dessus les lignes canadiennes en l'espace d'une dizaine de minutes, fut accompagné d'un bombardement d'artillerie immédiatement suivi de l'attaque allemande.

Le nuage de gaz passa au-dessus des deux bataillons canadiens d'infanterie - le 15^{ème}, composé d'environ 1200 hommes provenant principalement de Toronto et de Sudbury, et le 8^{ème}, d'un effectif comparable surtout originaire de Winnipeg et de Thunder Bay. La 3^{ème} Brigade du 15^{ème} Bataillon se trouvait sur la gauche, tandis que la 2^{ème} Brigade du 8^{ème} Bataillon était située sur la droite. Chacun des bataillons avait déployé trois de ses quatre compagnies de fusiliers sur la ligne de front.

La nuée toxique manqua complètement la compagnie du 8^{ème} Bataillon placée à droite. Ce bataillon avait été pourvu de respirateurs improvisés sous forme de compresses de coton que l'on devait humecter et fixer sur le nez et la bouche, en guise de protection partielle contre le gaz. Dans ce secteur, la progression des attaquants allemands fut médiocre car ils étaient soumis à un feu nourri de fusils et de mitrailleuses provenant du 8^{ème} Bataillon, de même qu'à un bombardement intense de mitraille provenant de l'artillerie d'appui canadienne.

La compagnie du 15^{ème} Bataillon postée du côté gauche fut également épargnée par le nuage de gaz. Cependant, ses hommes n'étaient plus en mesure d'apercevoir la ligne de front de leurs camarades voisins et ne pouvaient donc pas tirer sur les soldats allemands avançant vers les compagnies canadiennes situées sur leur droite. Le nuage de gaz manqua également l'un des pelotons de la compagnie centrale, qui put, elle, diriger le feu de ses fusils et de ses mitrailleuses vers les Allemands. Le reste des deux compagnies de première ligne reçut l'attaque au gaz de plein fouet avec seulement des mouchoirs mouillés comme protection. En outre, le 15^{ème} Bataillon s'était retrouvé sans feu d'appui de l'artillerie car, dans la confusion créée par les combats des deux journées précédentes, des canons avaient été placés trop loin pour avoir l'ensemble de la ligne de front à leur portée.

La bataille fit rage pendant cinq heures, au cours desquelles les Allemands réussirent à repousser le 15^{ème} Bataillon canadien d'un millier de mètres en profondeur sur une largeur d'un kilomètre et demi, mais sans réussir à briser la ligne de résistance. Le rapport de pertes du 15^{ème} Bataillon pour le lendemain, 24 avril, faisait état de la perte de 647 hommes, dont 249 tués ou morts des suites de leurs blessures, parmi lesquels 33 étaient enregistrés comme « décédés sous l'effet de gaz »

Bob Anglin est un ancien officier d'infanterie. Il est aujourd'hui interprète bénévole de l'AMCG au Musée canadien de la guerre.

Le fusil Ross

de Bob Anglin

Lorsque, au cours de l'année 1900, le gouvernement canadien dut renoncer à acheter des fusils Lee-Enfield au Royaume-Uni, dont les usines tournaient déjà à plein pour répondre aux besoins de la guerre en Afrique du Sud, il fut décidé que la production se ferait au Canada. Sir Charles Ross, fabricant de fusils de chasse aux États-Unis s'étant proposé, une usine fut construite dans la ville de Québec et les premiers fusils livrés en 1903. Le fusil Ross présentait comme caractéristique inhabituelle d'être doté d'une culasse à manœuvre rectiligne qu'il suffisait de tirer vers l'arrière et de repousser vers l'avant pour alimenter la chambre avec une cartouche. Le concept n'était pas nouveau, puisque l'armée autrichienne avait adopté un système analogue en 1895. Pendant neuf ans les essais, suivis de nombreuses modifications, se succédèrent avec, aussi, des changements de modèle. Enfin, dans les derniers mois de l'année 1911, un nouveau fusil Ross Mark III présentant de nombreuses améliorations fut adopté, pour être mis hâtivement en service en 1914 lorsque la guerre fut déclarée.

Dans la foulée des premières grandes batailles où auxquelles prirent part les troupes canadiennes en avril 1915, les plaintes fusèrent à propos de la tendance des fusils Ross à s'enrayer durant les combats. Une enquête s'ensuivit, qui fit apparaître plusieurs défauts de fabrication dont la plupart, tels que la faiblesse des ressorts, la fragilité des guidons de mire et les bavures d'usinage sur les pattes de blocage purent être corrigés, sauf l'un d'entre eux, plus récalcitrant et tenant au fait que, les fusils à culasse à manœuvre rectiligne du type Mannlicher autrichien de 1895, ainsi que tous les modèles produits par Ross, présentent ce que l'on appelle une mauvaise extraction primaire au moment où la douille d'une cartouche qui vient d'être tirée est libérée des parois de la chambre du fusil, avant d'être extraite et éjectée. Dans la plupart des fusils à levier de culasse rotatif, cette opération se produit alors que la poignée de la culasse est soulevée, ce qui donne à l'opérateur un bon bras de levier. Avec une culasse à manœuvre rectiligne il faut, simultanément, imprimer une rotation à la tête de culasse pour déverrouiller le mécanisme, comprimer le ressort du percuteur et libérer de la chambre la douille métallique dilatée. Cela exige donc de surmonter, avec un faible bras de levier, une friction considérable qui se trouve souvent augmentée par suite de l'échauffement du fusil provoqué par le tir à cadence rapide.

Les Autrichiens avaient réglé leur problème en durcissant le cuivre des douilles de leurs cartouches, réduisant ainsi le phénomène d'expansion à la détonation et facilitant par là-même l'extraction. Les problèmes d'extraction qui s'étaient présentés dans les diverses versions du fusil Ross au cours des essais précédant la guerre avaient été en grande partie résolus de façon analogue au Canada, en durcissant légèrement l'alliage de cuivre des cartouches. Cependant, une fois déclenchées les hostilités, les soldats canadiens étaient sou-

vent approvisionnés en munitions de fabrication britannique, dont certaines avaient un étui trop tendre pour être utilisées dans les fusils Ross. Il était possible, en alésant et en agrandissant les chambres des fusils Ross, de les faire fonctionner avec des munitions provenant de certaines usines britanniques – mais pas de toutes, si bien que pendant un certain temps, les unités canadiennes se mirent à échanger leurs munitions avec leurs voisins du front afin de disposer de cartouches adéquates. Il fut toutefois décidé, en fin de compte, de remplacer les fusils Ross des unités de première ligne dès que les Lee-Enfields purent être livrés en nombre suffisant, de sorte que fin septembre 1916, le fusil Ross avait été retiré du service au front à l'exception de quelques exemplaires laissés entre les mains des tireurs embusqués.

John McCrae

par Mike Braham

Le lieutenant-colonel John Alexander McCrae était un poète canadien, médecin de formation, écrivain, artiste et soldat de la Première Guerre mondiale. Il a également été chirurgien durant la deuxième bataille d'Ypres et doit principalement sa notoriété au poème fameux dont il est l'auteur : « Au champ d'honneur ».

Né à Guelph, en Ontario, le 30 novembre 1872, John McCrae termine ses études au Guelph Collegiate à l'âge de 16 ans. Il est le premier étudiant de Guelph à obtenir une bourse d'études pour l'Université de Toronto.

De 1892 à 1893, John McCrae travaille à son baccalauréat ès arts (B.A.) de l'Université de Toronto. Durant cette période, il est membre de la milice au sein du Queen's Own Rifles of Canada, où, promu capitaine, il commande une compagnie. Son B.A. achevé en 1894, il retourne aux études grâce à une bourse et obtient son baccalauréat en médecine en 1898, tout en publiant ses premiers poèmes.

En 1899, il accomplit son internat à l'hôpital Johns Hopkins de Baltimore sous l'égide du Dr William Osler.

Lorsqu'éclate la guerre d'Afrique du Sud, en août 1899, il demande le report d'une bourse d'études à l'Université McGill. Il est alors affecté au commandement de la Batterie D d'artillerie canadienne de campagne et embarque au mois de décembre pour l'Afrique. Il y passera une année avec son unité.

À son retour, en 1902, il est nommé pathologiste en résidence à l'hôpital général de Montréal. En 1904, ayant démissionné des forces armées avec le rang de major, il est nommé adjoint médical à l'hôpital Royal Victoria. Un peu plus tard, la

même année, il se rend en Angleterre et devient membre du Royal College of Physicians.

Il ouvre son propre cabinet en 1905, et, la même année, est nommé pathologiste à l'Hôpital de Montréal pour enfants trouvés. En 1908, il prend le poste de médecin de l'hôpital Royal Alexandra pour les maladies contagieuses. En 1910, il accompagne le Gouverneur général, Lord Grey, durant un voyage en canot vers la baie d'Hudson en qualité de médecin de l'expédition.

À l'ouverture des hostilités de la Première Guerre mondiale, John McCrae se réengage dans les forces armées. Nommé chirurgien de campagne dans l'artillerie canadienne, il est désigné à la tête d'un hôpital près du front durant la deuxième bataille d'Ypres, en 1915. Le lieutenant Alexis Helmer, son ami et ancien étudiant, est tué durant la bataille, et ses obsèques lui inspirent le poème « Au champ d'honneur ». Il le rédige le 3 mai 1915, assis à l'arrière d'une ambulance militaire à proximité d'un poste avancé de premiers secours situé à la Ferme Essex, juste au nord d'Ypres.

Quelque temps plus tard, John McCrae décide de se débarrasser du poème, mais celui-ci est sauvé par un camarade officier, lequel l'envoie à la revue *Punch* qui le publie dans le courant de la même année.

À compter du 1er juin 1915, John McCrae a pour mission de mettre sur pied le troisième hôpital général canadien, à Dannes-Camiers près de Boulogne-sur-Mer, dans le nord de la France. C.L.C. Alinson rapporte en ces termes la réaction de McCrae : « *Il me fit part, dans des termes aussi peu militaires que possible, de ce qu'il pensait de son transfert dans le secteur médical qui l'arrachait à ses unités d'artillerie bien-aimées, ajoutant, et ce furent les derniers mots qu'il m'adressa :*

*'Allinson, tous les satanés médecins du monde ne remporteront pas cette maudite guerre : ce qu'il nous faut, c'est de plus en plus d'hommes au combat' ».*¹

« *Au champ d'honneur* » fut publié à titre anonyme dans *Punch* le 8 décembre 1915, mais dans l'index de la même année, McCrae fut désigné comme son auteur. Quelque peu amusé par sa notoriété soudaine, il se déclarait néanmoins satisfait que son poème ait permis à des hommes de comprendre où était leur devoir.²

Le 28 janvier 1918, alors qu'il commandait encore le troisième hôpital général canadien (McGill) à Boulogne, McCrae mourut de pneumonie. On l'inhuma le lendemain, avec tous les honneurs militaires, dans la section réservée à la Commission des sépultures de guerre du Commonwealth au cimetière de Wimereux.

Son cercueil, recouvert d'un drapeau, fut transporté sur

¹ Prescott, J F (1985). *In Flanders fields: the story of John McCrae*. Boston Mills Press. P.99

² Ibid, P.106



l'affût d'un canon tandis que l'assistance endeuillée, qui comprenait Sir Arthur Currie ainsi qu'un grand nombre d'amis et de collaborateurs de McCrae, suivait son cheval « Bonfire » portant ses bottes renversées dans les étriers. Contrairement à la plupart des pierres tombales de la Commission des sépultures de guerre du Commonwealth, celle de McCrae est posée à plat, comme toutes les autres de la section, en raison de l'instabilité du sol sablonneux.

La MRC en 1915

de Alec Douglas

Lorsqu'en 1908 le capitaine Charles Kingsmill (RN), né au Canada et promu contre-amiral au départ à la retraite, accepta l'invitation du Premier ministre Wilfrid Laurier de transformer le ministère canadien de la Marine et des Pêches en un service naval, aucune menace immédiate de guerre ne planait. Mais lorsque la guerre éclata, la directive donnée tant par l'Amirauté que par le gouvernement canadien équivalait à se débrouiller avec les moyens du bord - des moyens insuffisants. En dépit de son délaissement par le gouvernement libéral et du désintérêt britannique, la Marine militaire canadienne, née le 4 mai 1910 avec l'adoption au Parlement de la Loi du Service naval, parvint à jouer un rôle remarquablement important au cours de la Première Guerre mondiale.

En octobre 1910, l'inauguration du Collège naval royal du Canada ainsi que l'entrée en service, à Halifax, du croiseur Niobe de la classe Diadem, suivie, en novembre, de l'arrivée à Esquimalt, en Colombie-Britannique, du croiseur Rainbow de la classe Apollo, avait donné un bon coup d'envoi au service. Le 29 août 1911, le Service naval canadien était devenu, grâce à la sanction royale, la Marine royale canadienne. Cependant, la défaite du gouvernement aux mains de la coalition de conservateurs et de nationalistes québécois dirigée par Robert Borden avait conduit à l'abandon des projets d'expansion immédiate de la Marine militaire que nourrissait Laurier. Borden n'ayant pas d'autre solution concrète à offrir, il proposa d'abroger la Loi du Service naval et soumit au Parlement le projet de loi à l'aide navale, orienté vers des contributions financières directes aux chantiers navals britanniques. Sa proposition fut repoussée par la majorité libérale au Sénat, et l'on assista au cours des trois années suivantes à un déclin de la MRC qui la réduisit à un effectif de 350 officiers et marins. Lorsque Kingsmill, qui avait été nommé vice-amiral sur la liste de retraite de la Royal Navy le 17 mai 1913, se vit réclamer en décembre 1913 un rapport sur l'état de la marine militaire, il fit observer qu'en l'absence d'une politique acceptable de maintien d'un service naval permanent, il était difficile, voire impossible, de



préparer un aide-mémoire sur le sujet.

Une fois la guerre déclarée en 1914, Kingsmill et le sous-ministre, Georges Desbarats, durent œuvrer dans des conditions difficiles. Face à l'énorme contribution de la Force expéditionnaire canadienne - dont l'ampleur avait été influencée par le premier Lord de l'Amirauté, Winston Churchill, lorsqu'il avait conseillé à Borden de lui consacrer l'essentiel des énergies du Canada aux fins de la guerre - les efforts déployés par une Marine militaire canadienne en sous-effectif et en déficit de financement se trouvaient éclipsés. De ce fait, ni le Rainbow ancré à Esquimalt, ni le Niobe à Halifax, n'étaient convenablement préparés pour la guerre. Kingsmill dut improviser en expédiant le Rainbow, en dépit de son inadéquation, opposer une présence physique au croiseur allemand Leipzig évoluant au large de la côte de la Colombie-Britannique. Conscient du risque que cela représentait, il réquisitionna le vapeur Prince George de la compagnie Grand Trunk afin qu'il servît de navire-hôpital, démontrant par là qu'il n'espérait guère une interception réussie. Par chance, le croiseur allemand prit le large le 18 août pour aller rejoindre l'escadre de l'Amiral Graf von Spee. Côté atlantique, lorsque le 2 septembre 1914 le Niobe fut enfin remis en état après s'être échoué au cours de l'été 1911, on le remit à la disposition de l'amirauté jusqu'à



ce qu'en juillet 1915, délabré au-delà de toute réparation possible, il rentra une fois pour toutes au port d'Halifax. Quant au Rainbow, qui relevait aussi de l'amirauté, il poursuivit ses patrouilles le long de la côte Pacifique jusqu'à achèvement de son cycle en mai 1917.

À Ottawa, Kingsmill, à la tête d'une équipe lilliputienne, avait bien du mal à fournir des défenses navales adéquates contre des menaces mal définies, à commencer par le risque d'opérations sous-marines allemandes en Atlantique occidental et dans le golfe du Saint-Laurent. Tous les efforts visant à construire des contre-torpilleurs et des sous-marins spécialement conçus à cet effet se heurtaient à une résistance

têtue de la part d'un gouvernement influencé par les conseils contradictoires émanant de l'Amirauté. Il fallait à Kingsmill superviser l'expédition de fournitures de guerre vitales de l'autre côté de l'Atlantique, avec le concours indispensable de la société ferroviaire Canadien Pacifique. Nous traiterons, dans les prochaines livraisons du Flambeau, des activités de la Marine militaire au cours des trois années suivantes et de la période qui a suivi la guerre.

Alec Douglas est bénévole à l'AMCG ; ancien officier des Forces navales, il est également ancien directeur du département d'histoire du MDN.

La Croix de Victoria – Distinctions honorifiques canadiennes, 1915

La Croix de Victoria (VC), instituée en 1856 par la Reine Victoria, est la décoration militaire suprême du Commonwealth pour actes de courage au combat. Décernée pour récompenser les actes de bravoure exceptionnelle accomplis face à l'ennemi, cette décoration a également été accordée dans de rares cas pour honorer d'autres formes d'actes de courage.

Depuis sa création au cours de la Guerre de Crimée, la VC a été

accordée à 1358 occasions. Selon la source que l'on retient parmi d'autres et selon les critères que l'on applique, entre 94 et 100 Croix de Victoria ont été remises à des Canadiens ou à des ressortissants d'autres pays servant dans les Forces canadiennes.

En 1993, une version de la médaille proprement canadienne a été instaurée. Cette distinction n'a pas encore eu de récipiendaire.

The following Canadians, or foreign nationals serving in the Canadian Armed Forces, were awarded the decoration for their acts of bravery during 1915.

Les Canadiens ou ressortissants étrangers ayant servi dans les Forces canadiennes dont les noms suivent ont reçu la Croix de Victoria pour leurs actes de bravoure au cours de l'année 1915.



Caporal suppléant Michael O'Leary – le 30 janvier. Servait dans les rangs de l'Armée britannique à la bataille de Cuinchy.

Sous-lieutenant Benjamin Geary – le 20 avril. Servait dans les rangs de l'Armée britannique à la seconde bataille d'Ypres.

Caporal suppléant Frederick Fisher – le 22 avril. Membre du 13ème Bataillon, FEC, à la seconde bataille d'Ypres.

Lieutenant Edward Bellew – le 24 avril. Membre du 7ème Bataillon, FEC, à la seconde bataille d'Ypres.

Sergent-major Frederick Hall – le 24 avril. Membre du 8ème Bataillon, FEC, à la seconde bataille d'Ypres.

Capitaine Francis Scrimger – le 25 avril. Membre du 14ème Bataillon d'infanterie, FEC, à la seconde bataille d'Ypres.

Lieutenant Frederick Campbell – le 15 Juin. Membre du 1er Bataillon, FEC, à la bataille de Givenchy.

Pour tout complément d'information sur ces hommes courageux et sur les autres Canadiens qui ont mérité la Croix de Victoria, nous vous invitons à consulter le document de recherche de l'AMCG intitulé « Chronicles of courage » sur notre site Web, à l'adresse : <https://www.friends-amis.org/index.php/en/document-repository/english/research-papers/57-chronicles-of-courage-canadas-victoria-cross-winners-1/file>

Le torpillage du Lusitania

Le RMS *Lusitania*, paquebot transatlantique lancé le 7 juin 1906, a été construit au début du XX^{ème} siècle en vue du transport de passagers.

Le *Lusitania* et son navire-jumeau, le *Mauretania*, assuraient un service régulier entre la Grande-Bretagne et les États-Unis jusqu'à ce que survienne la Première Guerre mondiale. Les deux paquebots avaient obtenu à différentes époques de leur carrière le Ruban bleu, record de vitesse pour la traversée de l'Atlantique.

Au moment de leur sortie du chantier naval, les deux navires-jumeaux étaient les plus grands au monde et pouvaient emporter une fois et demi le nombre de passagers de leurs plus proches rivaux.

Aux termes d'un accord avec le gouvernement britannique, le *Lusitania* et le *Mauretania* étaient conçus de manière à pouvoir être convertis en croiseurs auxiliaires en période de conflit.

Cependant, ils se révélèrent d'emploi difficile en tant que croiseurs de guerre, notamment en raison de leur énorme consommation de carburant qui rendait leur exploitation trop coûteuse pour l'Amirauté. Le *Lusitania* fut donc dégagé du service auprès de la Royal Navy peu après le début de la guerre, avec mission de reprendre le transport des passagers, tandis que le *Mauretania* était affecté au transport de troupes.

Le 4 février 1915, l'Allemagne déclara zone de guerre les étendues maritimes entourant les Îles Britanniques, annonçant qu'à compter du 18 février les bâtiments alliés naviguant dans cette zone seraient coulés.

Le *Lusitania*, avec comme commandant le Capitaine de vaisseau William Turner, prit la mer au départ de New York le 1^{er} mai 1915. Peu de temps auparavant, l'Ambassade impériale d'Allemagne avait publié dans une cinquantaine de journaux américains un avertissement dont voici un extrait : « ...les vaisseaux battant pavillon de la Grande-Bretagne ou de l'un quelconque de ses alliés s'exposent à être détruits dans ces eaux, et les passagers voyageant dans la zone de guerre à bord de navires de la Grande-Bretagne ou de pays alliés le font à leur risques et périls ».

Le 7 mai, alors que le *Lusitania* faisait cap vers le port de Queenstown, en Irlande, il se trouva à 14h10 sur la trajectoire du U-20 commandé par le Kapitänleutnant Walther Schwieger. Celui-ci lança une seule torpille qui percuta le navire sous la passerelle, éventrant latéralement la coque ; l'explosion fut suivie d'une deuxième, beaucoup plus importante, qui pulvérisa la proue à tribord.

L'explosion secondaire suscita bien des spéculations quant à la présence d'une cargaison d'explosifs puissants à bord du *Lusitania* ; cependant, des révélations récentes découlant de recherches démentent de telles hypothèses.

Très vite, le bâtiment se mit à gîter fortement à tribord. Un grand nombre de chaloupes de sauvetage se renversèrent tandis qu'on y chargeait du monde ou durant leur descente depuis le pont, répandant leurs occupants dans la mer. Alors que le *Lusitania* était équipé de 48 chaloupes, amplement suffisantes pour embarquer équipage et passagers, six d'entre elles seulement purent être mises à l'eau et réussir à flotter.

Le *Lusitania* coula en 18 minutes. À 14h 28, à 18 km au large du Old Head de Kinsale, le naufrage était consommé. Sur les 1959 personnes à son bord, 1198 périrent, dont 128 citoyens américains et près d'une centaine d'enfants.

Contrairement à la croyance générale, le naufrage du *Lusitania* ne fut pas le facteur déclenchant de l'entrée en guerre des États-Unis pendant la Première Guerre mondiale. Cependant, on attribue à ce torpillage le revirement de l'opinion publique américaine, qui, restée neutre jusque-là,



devint hostile à l'Allemagne. De plus, cette dernière, craignant la colère américaine, réduisit pendant un temps l'envergure de sa campagne sous-marine, alors que celle-ci représentait peut-être sa meilleure chance de gagner la guerre.

Il reste que c'est la reprise par l'Allemagne de la guerre sous-marine dans toute son ampleur, début 1917, qui finit par contraindre les États-Unis à lui déclarer la guerre.

Le Kapitänleutnant Schwieger, qui commandait à ce moment-là le U-88, perdit la vie le 5 septembre 1917 alors que, pourchassé par le HMS Stonecrop, son sous-marin heurta une mine britannique.